

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 5 (1884)
Heft: 4

Artikel: Cimbébasie et Hottentotie : (avec carte)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-132332>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le gouvernement anglais a autorisé le colonel Devinton et le lieutenant-colonel Hart à se rendre au Congo pour le compte du roi des Belges.

Une lettre de M. Rogozinski du 10 janvier nous apprend que, dans son expédition à l'intérieur, il a découvert le cours supérieur du Mungo et ses cataractes, deux lacs dans la région du partage des eaux du Cameroon et du Calabar, et le cours supérieur ainsi que les sources du Rio-del-Rey. Mais la tribu des Ba-Faranga, qui voulait conduire chez elle l'explorateur, ayant été battue par les Mokouyé, M. Rogozinski a dû regagner l'île de Mandaleh.

Malgré le mauvais vouloir des indigènes, les commissaires anglais et français chargés de fixer les limites des territoires des deux pays sur la Côte d'Or ont terminé leurs travaux. Le roi de Kinjaboe a pris une attitude si belliqueuse que les commissaires anglais ont dû se faire protéger par un détachement en armes. Au départ du courrier, la situation sur la Côte d'Or était des plus troublées, et l'officier anglais qui commande à Axim réclamait la présence d'un navire de guerre.

Le lieutenant Lenoir, commandant du poste de Sedhiou, est chargé d'explorer le Firdou, qui s'étend de la Gambie aux sources de la Cazamance, et qu'un traité récent a placé sous le protectorat de la France.

MM. Taylor et Jacques, missionnaires à Saint-Louis, ont fait dans le Oualo, habité par des Wolofs musulmans et par des émigrants bambaras, un voyage de reconnaissance en vue de l'extension de leur champ d'activité.

La construction de la voie ferrée de Kayes à Bafoulabé est poussée avec activité, sans rencontrer d'opposition de la part des indigènes.

Une expédition américaine est partie des îles Canaries pour le cap Blanc, avec l'intention d'y établir une factorerie.

La Société de géographie de Barcelone a chargé M. Jimenez, qui a déjà exploré l'intérieur du Maroc et la côte au sud de Mogador, d'une expédition sur la côte du Riff. Le voyageur a débarqué au cap Aguas et pénétrera dans le Riff par la vallée d'El-Moluya.

Le consul français à Tanger a interdit aux sujets français et aux musulmans placés sous sa protection d'acheter, de vendre ou de posséder des esclaves au Maroc. Son exemple a été suivi par les représentants des autres puissances.

Le gouvernement espagnol a approuvé l'établissement d'une ligne postale de vapeurs entre Tanger et Tarifa. — Une société espagnole demande la concession d'un câble sous-marin entre ces deux points.

CIMBÉBASIE ET HOTTENTOTIE

(AVEC CARTE)

L'acquisition, par la maison Lüderitz, de Brême, de la baie d'Angra-Pequena et du territoire qui l'avoisine, ainsi que l'autorisation d'y

arborer le pavillon de l'Empire allemand, ont récemment attiré l'attention sur la partie de l'Afrique à laquelle on donne généralement les noms de Hottentotie et de Cimbébasie, et qui, jusqu'ici, est demeurée en dehors des grandes voies par lesquelles on a cherché à faire pénétrer la civilisation dans l'intérieur du continent. Non pas que ce pays immense, qui s'étend sur 14° de latitude, des deux côtés du tropique du Capricorne, du fleuve Orange au Cunéné, entre la colonie du Cap et les possessions portugaises, et de l'Atlantique au pays des Be-Chouana, soit demeuré inexploré ou livré à la barbarie. Au contraire, depuis plus de 50 ans, les missionnaires de la Société rhénane en ont fait un de leurs principaux champs de travail ; plusieurs d'entre eux, MM. Hahn, Rath, Böhm, en particulier, l'ont exploré dans des directions diverses, et après eux, pendant ces dernières années, le P. Duparquet en a étudié spécialement la partie septentrionale, tandis que l'ingénieur Anderson faisait le relevé et dressait la carte de tout le pays compris entre l'Atlantique, le Transvaal, le fleuve Orange et le Zambèze.

Il nous a paru que le moment était venu de présenter à nos lecteurs ce que ces différents explorateurs nous ont fait connaître de cette partie de l'Afrique, où se fonde la première colonie allemande, et où les missionnaires allemands travaillent depuis si longtemps, en accompagnant notre exposé d'une carte rédigée d'après les travaux cartographiques les plus récents, et surtout d'après la carte d'Anderson, que vient de publier la Société de géographie de Londres.

Ce vaste territoire n'est habité par des indigènes de race hottentote que dans sa partie méridionale, la plus voisine du fleuve Orange, où se sont établis les Grands-Namaqua, refoulés du sud par les Européens, tandis qu'au nord les plateaux du Damaraland et de l'Ovampo sont peuplés de noirs appartenant à la race bantoue, et qu'à l'est les Bushmen sont disséminés dans le désert de Kalahara¹.

Il semble que le voisinage de l'Atlantique aurait dû faire de la zone côtière une région humide, arrosée par les vapeurs qu'y transporte la brise de mer, et couverte d'une végétation tropicale. Mais la nature des eaux de l'Océan, et celle du sol de la terrasse qui le borde, s'opposent à ce qu'il en soit ainsi. Les eaux de la partie de l'Atlantique qui longe la côte, refroidies jusqu'à l'embouchure du Cunéné par le courant

¹ Nous adoptons cette orthographe au lieu de celle de Kalahari, d'après Anderson, l'auteur le plus autorisé, qui dit que la prononciation de ce mot correspond à celle de Namaqua, Damara, etc.

polaire antarctique, fournissent, il est vrai, un séjour agréable à une multitude de poissons, même aux baleines qu'il n'est pas rare de voir jouer dans ces parages. Mais les vapeurs, dont l'air se sature bien vite, ne servent pas à arroser la zone côtière. Celle-ci en effet est composée, au moins dans sa partie méridionale, et sur une largeur d'une centaine de kilomètres, d'un sable que le soleil surchauffe, et les vapeurs de l'Atlantique en passant sur lui, s'échauffent si rapidement qu'il ne peut être question de pluie, ni de condensation quelconque pour l'irrigation.

La première terrasse littorale se présente, dans sa partie méridionale, comme une vaste plaine, sans verdure ni végétation arborescente, s'élevant insensiblement vers l'intérieur, d'où ne descendent à l'Océan que quelques tributaires d'une certaine importance : le Petit-Orange, dans la baie d'Angra-Pequena, le Kuisip, le Swakop et l'Omarourou, dans le voisinage de Walfish-bay, et un peu plus au nord, l'Ougab et le Houab ; encore, grâce à l'énorme évaporation produite par la chaleur solaire, ces rivières n'ont-elles de l'eau qu'une partie de l'année. Le long des derniers cours d'eau susmentionnés, s'élèvent, non pas des chaînes de montagnes proprement dites, mais des monts détachés, dont la hauteur varie de 1000^m à 3000^m environ : le Quanwas, près de la côte, a 1100^m, et l'Omatoka, aux sources du Swakop, atteint 2975 mètres.

A la côte, les seuls groupes de population se trouvent autour de Walfish-bay. Quant à Angra-Pequena, jusqu'à ces dernières années, on n'y voyait que de temps à autre arriver un petit nombre de Hottentots, qui venaient faire quelques échanges de peaux, d'ivoire et de plumes d'autruche, avec les navires envoyés aux îles des Requins et des Pingouins, situées au-devant de la baie dont elles garantissent l'entrée contre les vents du nord. Ces îles sont des stations de pêche, et, depuis un certain nombre d'années, des compagnies de Capetown y exploitent les couches de guano dont elles sont recouvertes.

A mesure que l'on s'élève vers la terrasse supérieure du plateau central, la verdure remplace avantageusement le sable brûlant de la zone littorale. Peu abondante encore dans le Namaqualand, elle l'est beaucoup plus dans le Damaraland, où elle fournit un excellent fourrage aux nombreux troupeaux des Héréro. Plus au nord, dans l'Ovampo, arrosé par les *omarambas* que remplissent les crues du Cunéné, et dont le principal unit à ce fleuve le lac Etosha, elle est si riche et si fraîche, qu'Anderson décrit ce pays comme une des plus belles parties de l'Afrique : montagnes pittoresques, clairières ouvertes, districts bien boisés, sol fertile pour les céréales, climat sec et salubre, tout s'unit, paraît-il, pour

en faire une contrée des plus agréables à habiter. Les indigènes très noirs, bien proportionnés, laborieux et industriels, ont de grands troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres ; en outre ils cultivent des champs de blé d'une grande étendue.

D'après le P. Duparquet, un des royaumes de l'Ovampo ne compte pas moins de 60,000 à 80,000 habitants ; il s'étend du Cunéné au Cou-bango, et a pour roi un jeune homme de 18 à 20 ans, nommé Nambadi, qui vient de succéder à son oncle Kipandeka. Ce monarque a un vif désir de s'instruire et d'introduire la civilisation dans son pays. Il a donné aux missionnaires un vaste terrain, couvert d'arbres fruitiers, pour fonder une station près de sa résidence, et les a pourvus de guides pour les accompagner jusque chez les Amboellas, qui habitent entre le Cou-bango et le Zambèze supérieur, où ils veulent s'établir pour initier les indigènes aux arts et métiers les plus nécessaires à la vie, ainsi qu'aux perfectionnements des travaux de l'agriculture.

Au sud de l'Ovampo, s'étendent les plateaux du Damaraland et du pays des Grands-Namaqua, séparés de la terrasse littorale par une arête, au-dessus de laquelle s'élèvent, dans le voisinage de Barmen et de Rehoboth, des pics de 1500 mètres à 2500 mètres. Inclinés du nord au sud, ils sont drainés par deux grands cours d'eau, la Rivière des Grands Poissons et le Hygap, tributaires de l'Orange, par lequel ils sont rattachés au bassin de l'océan Atlantique. Les sources de la première sont situées près du mont Awas, qui s'élève à une hauteur de 2100 mètres ; elle court à peu près parallèlement au méridien, et ne reçoit de l'Est aucun affluent important ; en revanche, plusieurs tributaires, dont le plus considérable est le Amhup, lui amènent les eaux des montagnes de l'ouest. A en juger par la grandeur de son lit, le pays a dû recevoir autrefois beaucoup plus de pluie que maintenant, car il est profond, large, et rempli de rochers qui indiquent combien le courant a dû être jadis rapide et puissant. Dans son cours inférieur, son bassin est uni à celui du Hygap, par la Back-River, dont les sources se trouvent près des monts Brinus, et dont les eaux s'écoulent, en partie à l'ouest, dans la Rivière des Grands-Poissons, et en partie à l'est, dans le Hygap.

Celui-ci est le plus long des cours d'eau de cette région. Il prend sa source au centre des montagnes du Damaraland, et porte, dans son cours supérieur, le nom d'Omouramba. Il reçoit de l'ouest les deux Nosops, noir et blanc, qui drainent la partie S. E. du Damaraland, puis la rivière des Éléphants, qui lui apporte les eaux du Namaqualand septentrional.

Toute cette zone, dont la partie N.-E. appartient à ce que l'on appelle d'ordinaire le désert de Kalahara, est couverte d'épaisses forêts, séparées par de vastes étendues de plaines herbeuses. Plusieurs autres cours d'eau peu profonds traversent le désert, mais l'eau n'y demeure toute l'année que dans des étangs ; pendant la saison pluvieuse, de décembre en mai, elle coule avec abondance, mais ensuite on ne peut l'obtenir qu'en creusant dans le lit de ces rivières. A une trentaine de kilomètres, au sud de Meer, se trouve le lac Hogskin, de 50 kilomètres de longueur, alimenté par trois rivières qui le remplissent après de fortes pluies, mais il est fréquemment à sec. Au sud s'élèvent deux collines de forme conique, de 140 mètres de hauteur, visibles de loin, entourées de forêts, et qui ajoutent beaucoup à la beauté du paysage. M. Anderson a trouvé de la houille sur les bords des rivières et sur les flancs de ces collines.

A l'époque des pluies la végétation de cette partie du désert est magnifique, l'herbe fine et belle, le gibier abondant, les lions, les léopards et beaucoup d'autres espèces appartenant à la race féline s'y rencontrent ; c'est un vrai parc aux lions ; Anderson en a vu une fois 22, grands et petits, en une seule troupe, et souvent au milieu du jour, à peu de distance de ses wagons, six ou sept se rendant à la pièce d'eau près de laquelle il avait dételé. C'était aussi autrefois le grand district des autruches ; le même explorateur en a vu, un matin de bonne heure, une troupe de plus de 200, qui s'éloignèrent en apercevant ses wagons ; elles disparaissent actuellement devant les flèches des Bushmen et le fusil des chasseurs blancs. Ce désert a été considéré comme une contrée désolée et sans intérêt, mais il n'en est pas ainsi ; il est vrai qu'il y a des parties que l'on ne peut pas traverser pendant la saison sèche ; plusieurs voyageurs qui ont voulu y pénétrer ont été obligés d'en sortir, y laissant wagons et bœufs, faute d'eau. Cependant ces vastes plaines entourées de dunes de sable et le silence qui y règne, les pics des montagnes qui bordent l'horizon, la variété de gibier que l'on aperçoit dans toutes les directions, l'isolement de cette position à 400 kilomètres de toute habitation européenne, le voisinage de quelques familles bushmen qui vivent de la vie primitive de leurs ancêtres, tout cela n'est pas sans un certain charme.

Le trait le plus caractéristique du pays ce sont les dunes de sable susmentionnées. Elles s'étendent de l'ouest à l'est sur une longueur de plusieurs kilomètres, et varient d'altitude de 15 mètres à 60 mètres. Leur base est formée d'un calcaire foncé couvert de sable ; leur pente est d'environ 30°. Anderson les compare à une mer orageuse, avec des

vagues gigantesques, subitement changées en sable. Sur les flancs croissent beaucoup d'arbustes, de buissons et aussi une belle herbe. Il y a de petites sources et des étangs dans quelques-unes des dépressions, sans cela personne ne pourrait y passer, parce que la route à travers ces dunes a 50 kilomètres de longueur, puis viennent 12 kilomètres à faire sur le calcaire, et de nouveau des dunes de sable.

A peu près sous la latitude du lac Hogskin, le Hygap reçoit de l'est le Kourouman et le Molapo qui, dans leur cours inférieur, traversent un pays inhabité par suite du manque presque absolu d'eau pendant huit mois de l'année.

La partie septentrionale du désert de Kalahara est semée d'étangs et de lacs dont le plus considérable est le lac Ngami. Situé dans une dépression du plateau central, il forme un bassin intérieur, dans lequel se versent les eaux du Coubango, et une partie de celles du Chobé qui, dans le voisinage de Lynianti, est exactement à la même altitude que le Ngami (938 mètres). La Zouga qui unit celui-ci au lac Makarakara, lui sert tantôt d'émissaire et tantôt d'affluent, suivant la quantité de pluie qui tombe sur les montagnes, à l'ouest ou à l'est de ce désert.

Les Bushmen sont à peu près les seuls habitants de cette partie de l'Afrique; ils vivent dans des grottes, dans les bois, ou dans de petits kraals. Quelques individus des tribus frontières vont y chasser, mais n'y restent pas; on peut les voir par petits groupes, traversant le désert, avec un ou deux bœufs chargés de gibier et de plumes, résultat de leur chasse, ou de leur vol au détriment des Bushmen qu'ils peuvent avoir surpris. Dans ses voyages à travers le désert, Anderson s'est toujours fait accompagner par plusieurs Bushmen Méséré et leurs familles, qui le conduisaient aux lieux où se trouvait de l'eau, endroits qu'il n'aurait jamais explorés sans eux. Si on les traite bien, ils vous aident volontiers de toutes manières.

En général la taille des Bushmen ne dépasse pas 1 mètre 40; leurs bras et leurs jambes sont d'une maigreur excessive; la peau, même chez des personnes jeunes, est plissée; les cheveux laineux forment de petites touffes, entre lesquelles apparaît la peau jaune de la tête. Ne cultivant pas la terre et n'élevant point de bestiaux, ils n'ont pour toutes ressources que le produit de la chasse et du vol. Armés de leur arc et de quelques douzaines de flèches, ils errent dans les solitudes; s'ils peuvent se glisser inaperçus dans le voisinage d'un troupeau de moutons, ils en prennent autant qu'ils peuvent en chasser devant eux, les conduisent

dans leur retraite, les égorgent et se repaissent de leur chair. Ils en consomment alors une telle quantité, qu'ils tombent dans un état de prostration complète et s'endorment, pour recommencer à leur réveil. Quand l'éleveur surveille ses troupeaux, et que la chasse aux antilopes n'est pas fructueuse, le Bushmen se nourrit de serpents, de lézards, de sauterelles, de fourmis, et même de racines. La vie nomade lui plait tellement que, jusqu'ici, tous les efforts des missionnaires et des philanthropes n'ont pu l'amener à renoncer à ses pérégrinations pour lui faire adopter une vie sédentaire et laborieuse.

A Meer habitent des Bastards, descendants des premiers colons Boers et de femmes hottentotes. Ils y ont établi une espèce de petite république, qui croît en importance chaque jour, et ils obligent les Bushmen à leur servir d'esclaves. Leur magistrat, Dirk Philander, tient la cour une fois par semaine.

Distincts des Bushmen, des Bastards et des Hottentots, les Bundleswaarts et les Veltscoondrawers habitent la rive gauche du cours moyen de la rivière des Grands-Poissons et de son affluent le Amhup. Ils sont cultivateurs, emploient la charrue, élèvent des bœufs et des moutons; ils vivent près des petites sources, le long des rivières où ils se procurent de l'eau en creusant dans leur lit, et se transportent d'un endroit à un autre à mesure que l'eau manque. On trouve dans leur pays du cuivre; vers le sud, dans le voisinage de l'Orange, plusieurs mines sont exploitées.

Mais les deux peuplades principales du plateau qui sépare le désert de Kalahara de la zone côtière, sont celles des Grands-Namaqua et des Damara, auxquels se sont mêlés des Héréro venus du nord, il y a environ deux cents ans, et qui, sous leur roi Kamahéréro, forment l'élément dominant. Les caractères des deux peuplades sont foncièrement différents.

Les Namaqua, de race hottentote, au teint jaunâtre, sont intelligents, bien doués pour la musique, très accessibles aux impressions nouvelles. Ils se sont appropriés très rapidement les besoins des Européens, quant aux vêtements et aux aliments; malheureusement aussi la passion de l'eau-de-vie. Très habiles à la chasse, ils sont mauvais économes, et donnent peu de soin à l'élevage du bétail, qui cependant leur est indispensable.

Les Héréro sont d'un caractère tout opposé. De race bantoue et tout à fait noirs, ils sont calmes, réfléchis, et, se défiant de toute nouveauté, ils ne subissent pas facilement l'influence des Européens. D'autre part,

quand on a gagné leur confiance, ils se montrent ordinairement fidèles. Ils sont voués sans réserve à l'élève du bétail, et leur langage est rempli de mots qui s'y rapportent. Attachés outre mesure à leurs troupeaux de bœufs, ils se laissent difficilement persuader de vendre quelque peu de leur superflu. Leur opposition à l'influence des Européens les a fait résister jusqu'ici à l'introduction de l'eau-de-vie parmi eux.

Les Namaqua étant moins riches en bestiaux que les Héréro du Damaraland, convoitent les bœufs de ces derniers, tandis que les Héréro manquant de pâturages pour leurs immenses troupeaux, empiètent presque involontairement sur les terres des Namaqua. Il en résulte de temps à autre des guerres entre les deux races. Nous avons parlé à plusieurs reprises de la dernière guerre, qui dure depuis trois ans, et des efforts faits par les missionnaires de la Société rhénane pour rétablir la paix entre les deux peuples. Qu'il nous suffise de dire ici que, d'après le dernier numéro du journal de cette société, un des chefs namaqua, qui jusqu'à présent avait fait le plus d'opposition à la conclusion d'une paix générale et définitive, s'est décidé à cesser sa résistance, et que les négociations avec le chef suprême des Héréro sont en bonne voie.

Mais nous tenons à citer le témoignage que le Dr Höpfner, chargé récemment par le gouvernement de l'empire allemand d'explorer le pays entre le Cunéné et le fleuve Orange, au point de vue géologique et minier, a rendu à l'activité civilisatrice des missionnaires de la susdite société.

Déjà à Okozondyé, la première des huit stations du Damaraland¹, à laquelle le voyageur s'arrêta en venant de l'Ovampo, il fut surpris des soins donnés à la culture des arbres le long des cours d'eau, des palmiers dattiers en particulier, des melons d'eau, des figuiers et de la vigne, ainsi qu'à celle des légumes de diverses espèces qui réussissent très bien, et des céréales que l'on sème dans le sol du lit des cours d'eau, immédiatement après la saison des pluies. Il en est de même, dit-il, dans toutes les stations. « Sans doute les antiques coutumes et préjugés païens n'ont pas encore entièrement disparu, mais les progrès dans la civilisation sont manifestes. Les missionnaires ont développé chez les indigènes le désir d'être vêtus, mieux logés, mieux nourris, ils leur ont appris à cultiver le blé, tandis qu'auparavant les Héréro ne vivaient que du lait de leurs vaches, sans s'occuper d'agriculture. »

¹ Avant la guerre il y en avait 11; dans le Namaqualand leur nombre est descendu de 9 à 7.

Les conditions du pays habité, au nord par les Héréro, au sud par les Namaqua, sont à peu près les mêmes; toutefois il est à remarquer que la nature du désert se fait de plus en plus sentir à mesure que l'on s'avance vers le sud, où la zone littorale de sable s'élargit toujours davantage.

Le plateau est salubre, mais, comme le dit encore le Dr Höpfner, ce n'est pas un pays décollant de lait et de miel, ni qui puisse attirer beaucoup de colons agriculteurs. En revanche, on y a constaté, sur une foule de points, l'existence de gisements de minerai de cuivre, à travers le pays des Grands-Namaqua, le Damaraland, l'Ovampo, jusqu'aux possessions portugaises, sur une immense étendue en longueur, avec des couches transversales qui pénètrent assez avant dans l'intérieur du pays. On a commencé à les exploiter dans le nord de la Colonie du Cap. Il y a vingt-cinq ans, il y eut à Capetown une véritable épidémie minière. De nombreuses sociétés se formèrent, et pénétrèrent jusque dans le Damaraland. Presque toutes furent ruinées au bout de quelques années. Une seule est restée debout, la « Cape Copper Mining Company limited, » à Ookiep, au sud du fleuve Orange; elle est devenue une des sociétés minières les plus puissantes. Ses actions de 10 l. sterl., sur lesquelles 7 l. sterl. ont été versées, sont actuellement cotées à 56 l. sterl. à la bourse de Londres. Depuis quelques années elle paye un dividende de 100 % environ. Elle a compris qu'une des premières conditions d'une exploitation rémunératrice était la construction d'un chemin de fer, de la côte à la mine, le transport par wagons à bœufs exigeant un parc énorme de véhicules et d'animaux, pour lesquels l'eau et le fourrage seraient très difficiles à se procurer, ce qui entraînerait de grands frais.

C'est, paraît-il, en vue de l'exploitation des gisements de minerai de cuivre, que la maison Lüderitz a fait l'acquisition d'Angra-Pequena, et a étendu sa concession primitive jusqu'à l'embouchure du fleuve Orange. Sans doute les montagnes du pays des Grands-Namaqua n'ont pas encore été beaucoup étudiées au point de vue géologique, mais le manque de terre végétale en beaucoup d'endroits permet de voir en les parcourant, soit dans le Namaqualand, soit dans le Damaraland, de vastes gisements à découvert. Le voyageur C.-G. Büttner dit avoir cheminé pendant une heure, au N.-O. de Rehoboth, à travers un district où la teinte verte de la roche révèle la présence du cuivre. L'entreprise de la maison Lüderitz revêtira donc un caractère minier; si son exploitation est aussi lucrative que celle des mines de Ookiep, elle n'aura pas à

regretter d'avoir tenté de créer sur ce point de l'Afrique une colonie allemande.

Nous ne pensons pas que le caractère allemand donné à l'établissement d'Angra-Pequena par l'autorisation d'y arborer le drapeau de l'Empire, puisse donner lieu à des complications avec l'Angleterre. Il est vrai que, en 1877, sous le ministère de lord Beaconsfield, cette puissance avait conçu le projet d'annexer à ses possessions de la Colonie du Cap tout le pays au nord de l'Orange, jusqu'aux possessions portugaises, et fait de Walfish-bay le centre de l'administration du territoire annexé. Mais, en 1882, le ministre des colonies, lord Kimberley, donna pour instruction à Sir Hercules Robinson, de n'y maintenir l'autorité britannique que si le gouvernement de la Colonie du Cap voulait en faire les frais : « Walfish-bay a été déclaré territoire britannique, » portait la dépêche, « d'après le vœu de la Colonie du Cap, afin que l'on pût surveiller le seul port, par lequel, sur une longue étendue de côtes, des armes et des marchandises peuvent être introduites à l'intérieur. Le gouvernement de la reine ne veut rien changer à l'état de choses actuel, si le Parlement du Cap continue à soutenir l'établissement susnommé. » Le ministre ajoutait : qu'il ne voyait aucun avantage à conserver cette possession si éloignée de la Colonie du Cap, et exposée aux attaques d'indigènes mal disposés ; d'autant plus que l'occupation de Walfish-bay n'empêchait nullement l'importation d'armes et de munitions, et que le commerce insignifiant n'offrait pas grande chance de développement. Dans le cas où le Parlement du Cap ne ferait pas le nécessaire pour protéger cette place comme partie de la colonie, le ministre déclarait, que les Topnaars qui demeuraient dans le voisinage et avaient réclamé la protection de l'Angleterre contre les Héréro, seraient transportés dans le Namaqualand, et que le gouvernement anglais renoncerait à tout exercice de l'autorité britannique à Walfish-bay. La question est encore en suspens devant le Parlement du Cap. Le gouvernement allemand n'en croit pas moins ses droits sur cette côte bien fondés, car, d'après un télégramme de Berlin, du 12 mars, publié dans les journaux de Madrid, et reproduit par l'*Export*, il se propose de déclarer officiellement la baie et le territoire d'Angra-Pequena, colonie allemande.

Il ne serait pas impossible que, des plateaux de la Hottentotie, plus salubres que la plupart des côtes du continent, l'on pût pénétrer jusqu'au Zambèze sans trop de difficulté, à travers l'Ovampo, où l'eau et le fourrage abondent. Tandis qu'à l'est et à l'ouest de l'Afrique on a dû jusqu'à présent se servir de caravanes de porteurs, ici l'on pourrait

sans inconvénient employer le mode de transport par wagons attelés de bœufs, — ce que font déjà les Boers pour transporter leurs produits, de la colonie de San Januario à Mossamédès, — en attendant que le développement de l'exploitation des mines amène la création de chemins de fer, d'abord de la côte aux gisements de cuivre les plus rapprochés de l'Océan, et plus tard jusque dans l'intérieur du continent.

CORRESPONDANCES

I

Nous avons annoncé (IV^{me} année, p. 298), le départ de notre correspondant, M. J.-M. Schuver, de Khartoum, pour Meshra-er-Rek, le 14 juillet 1883. Dès lors, une dépêche de Khartoum du 14 janvier 1884 au *Times* a apporté la nouvelle de la mort de l'explorateur. Nous n'en publions pas moins la lettre suivante ; quoique datée de Meshra-er-Rek du 16 août 1883, elle portait le timbre de Khartoum du 21 février 1884, celui d'Assiout du 3 mars, et n'est arrivée à Genève que le 22 mars.

Meshra-er-Rek, 16 août 1883.

Monsieur,

Après un très heureux voyage de 31 jours, nous voici à Meshra-er-Rek ; nous trouvons la petite garnison bloquée depuis deux mois et vivant en grande partie des semences du *Lotus Nilotica*, qui ne se recueillent qu'en quantités minimales.

M'étant décidé à forcer le blocus pour me mettre en communication avec Lupton-bey, qui se trouve à Dem-Suleiman, à 16 journées d'ici, je laisse une déclaration attestant que je me reconnais *seul* responsable de mon sort et pars demain avec un guide nègre et cinq soldats *basingers*¹ sans armes, comme porteurs. Espérons que les nègres sauront distinguer entre un voyageur désarmé et leurs tyrans turcs et arabes. Les nègres sont exaspérés parce que le gouvernement les force à transporter sans payement les immenses quantités d'ivoire, de tamarin, etc. ainsi que les marchandises d'échange pour l'intérieur, et parce que le gouvernement leur a pris, en six mois, 1700 jeunes gens, pour être envoyés à Khartoum comme soldats, esclavage bien plus dur que celui auquel les soumettaient les Arabes. Quoique les nègres n'aient que leurs lances, ils ont réussi à tuer cette année 1200 soldats, dont 300 cherchaient à se frayer un chemin jusqu'à-Meshra-er-Rek.

J'espère forcer le blocus sans accidents, et vous donner des nouvelles plus importantes à mon retour ici avec les 40 porteurs dont j'aurai besoin. Jusque-là, veuillez agréer mes salutations empressées.

JUAN-MARIA SCHUVER.

P.-S. Le cri de guerre des nègres est :

Mieux vaut mourir comme hommes, que vivre comme bêtes de somme !

Après cela, que l'on dise du mal des nègres !

D'après les données fournies par l'*Österreichische Monatschrift für den Orient*,

¹ Soldats nègres ci-devant au service des chasseurs d'esclaves (*Réd.*).